

## LES PIANISTES CONTEMPORAINS

### L. M. GOTTSCHALK

Liszt venait de se retirer sous sa tente dorée de Weimar, l'astre éblouissant de Thalberg inondait de sa lumière le firmament musical de l'Europe, et l'étoile douce, mélancolique et fugitive de Chopin allait en disparaître, lorsqu'on vit arriver à Paris un jeune pianiste au teint mat, aux formes délicates, mais qui, sous des apparences un peu frêles, cachait des muscles d'acier. Ce nouveau venu vécut d'abord parmi nous dans la retraite et le silence; puis, après avoir achevé à sa guise des études sérieuses et qui embrassaient plus d'un horizon, guidé par un excellent conseiller, et désormais sûr de ses forces, il n'hésita plus à se présenter hardiment devant le public, qu'il sut, dès le premier jour, conquérir et fasciner. Cet artiste, dont la réputation, toute parisienne au début, ne tarda pas à voler jusque dans les deux Amériques, cet éminent virtuose compositeur, qui parvint à une célébrité glorieuse avant d'avoir atteint sa vingtième année, vous l'avez déjà nommé, c'était L. M. Gottschalk.

Né à la Nouvelle-Orléans d'une mère créole et d'un père issu d'Allemand, L. Moreau Gottschalk doit sans doute à l'origine même de ses parents certains dons de sa merveilleuse organisation et le double caractère de son génie musical, brillant et rêveur, frivole et sérieux, spontané et réfléchi, réaliste et spiritualiste tout à la fois. Qu'on écoute causer le touriste qui a mûri sa jeunesse au soleil de vingt pays différents, et qui parle avec le plus pur accent l'espagnol aussi bien que l'allemand, l'anglais aussi bien que le patois des nègres de la Louisiane; qu'on prête l'oreille au virtuose incomparable ou qu'on se contente de lire et d'étudier ses œuvres, il est impossible de ne point éprouver aussitôt pour lui la plus vive sympathie. Et cela se comprend sans peine : L. M. Gottschalk a une individualité, c'est-à-dire la plus précieuse des qualités artistiques : il est instruit, il est gentilhomme ; il appartient, en un mot, à la noble race des poètes aristocrates, et, comme l'un d'eux, il a le droit de s'écrier :

**Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.**

Je n'entends point déclarer par là qu'il ne doive rien à ses devanciers : dans les arts comme dans la nature, on est toujours le fils de quelqu'un. Le pianiste dont j'esquisse en ce moment la physionomie s'est évidemment inspiré de Field, de Weber et de Chopin; ce sont là ses pères nourriciers. On ne peut disconvenir cependant que le créole a triomphé sans peine de l'irrésistible tendance qui porte tout élève à suivre les pas de son maître; il lui a suffi de se rappeler le ciel brûlant de la Louisiane et les chants de son enfance pour échapper à l'imitation banale et au servage de Chopin. Qui ne se rappelle les premiers essais de Gottschalk, *le Bamboula, le Bananier, la Savane*? C'étaient là des nouveautés

inattendues et d'un rythme saisissant! Avec quel succès elles furent accueillies, tout le monde s'en souvient encore. Du premier coup on plaça le charmant artiste louisianais au rang des maîtres, on l'éleva sur le pavois à côté du poète des exilés, du pianiste polonais dont la France devait bientôt pleurer la mort prématurée. Les éclatants succès qu'il obtint en Espagne augmentèrent encore la vogue dont il jouissait à Paris, qui, après l'avoir applaudi de nouveau, fêté, admiré, apprit avec étonnement son brusque départ pour l'Amérique, et qui maintenant commence à s'impatienter, à se dépiter de l'absence prolongée de son ancien favori.

Ce qu'il est devenu depuis qu'il nous a quittés, ce que les États-Unis et les Antilles lui ont inspiré de chants nouveaux, ce qui caractérise son talent de virtuose, voilà ce qui m'a paru intéressant à connaître, et ce que je voudrais examiner rapidement avec vous.

Ayant suivi L. M. Gottschalk jusqu'au fond du golfe de Mexique, après lui avoir serré la main sur les bords du Saint-Laurent, je suis à même de parler avec connaissance de cause de l'exécutant prodigieux et de rendre à l'artiste toute la justice qu'il mérite. Mais si doux que soient mes souvenirs, je tiens avant tout à conserver mes droits de critique impartial et à dire toute la vérité. Or, il me semble qu'en parcourant pendant de longues années l'Amérique du Nord, les Antilles françaises et espagnoles, L. M. Gottschalk a subi, malgré lui, les conséquences inévitables de ses incessantes pérégrinations : le donneur de concerts a dû songer aux exigences naturelles de ses auditeurs et s'est souvent préoccupé des intérêts du virtuose; le compositeur s'est enivré de l'atmosphère des lieux où il passait, et aux parfums d'une nature tropicale, a voulu mêler ceux de son brillant jardin. Il en est résulté que le plus souple, le plus nerveux des pianistes est devenu d'une force et d'une agilité dont on ne saurait se faire une idée, à moins de lui avoir entendu jouer sa fantaisie sur *Jérusalem*, sa transcription du finale de la *Lucrezia Borgia*, sa *Jota Aragonesa* et ses autres grands morceaux de concert; mais, que le musicien louisianais a fait quelque peu tort au musicien allemand. Je m'explique : les compositions de Gottschalk peuvent se diviser en trois catégories bien distinctes : celles que j'appellerais volontiers des feux d'artifice, et qui sont destinées à étonner la foule et à la faire éclater en longs et bruyants applaudissements; celles qui sont basées sur des mélodies nationales ou sur des thèmes nègres, ou bien encore qui s'inspirent librement du ciel d'Amérique et qui vous transportent comme par enchantement dans ces pays dorés du soleil ; enfin celles qui ne relèvent que des secrètes agitations de l'âme du poète, élégies et pensées fugitives, chants de gloire ou d'amour. Si donc nous parcourons les œuvres que le célèbre pianiste a livrées à la publicité depuis quelques années, nous trouvons que ses petits poèmes créoles sont bien plus nombreux que les autres, et nous ne pourrions pas nous en étonner.

En traversant les États-Unis, L. M. Gottschalk s'est vu forcé d'illustrer à son tour le *God save*; il a merveilleusement transcrit ce thème et l'a rehaussé des plus riches harmonies. La première variation dont il l'a orné est vraiment scintillante. C'est là un caprice de concert d'un effet sûr et qui n'a qu'un

seul défaut, celui d'être trop court. Je lui préfère encore *Columbia*, autre morceau inspiré par un air national. Le caractère simple et naïf du chant américain est bien conservé; le motif principal est travaillé avec art. Il y a là des contre-sujets délicieux et un passage fugué des mieux agencés. Cette fantaisie de *Columbia* n'est point d'une exécution difficile; je la crois de celles que musiciens et pianistes doivent également fêter. Mais où le créole se reconnaît tout entier, où l'influence des lieux se fait vivement sentir, c'est dans *la Danza, la Gitanilla, le Banjo, les Yeux créoles, les Souvenirs d'Andalousie* et *Souvenirs de la Havane*.

*Le Banjo* est un chef-d'œuvre dans son genre. Et *la Danza!* Quel début fougueux! quel petit poème complet! et comme ce chant mélancolique de la négresse parle au cœur et plaide avec éloquence la cause de l'émancipation des esclaves! *Les Yeux créoles*, c'est une blquette arrangée pour le piano à quatre mains, mais une blquette charmante et dont les orchestres militaires de France ne peuvent manquer de s'emparer, à l'instar de ceux de l'île de Cuba.

Je ne puis citer tout ce que Gottschalk a écrit depuis trois ans, inspiré par ces yeux créoles, les plus beaux, les plus veloutés, qui soient au monde. On peut parcourir indistinctement tous ses morceaux : on y trouvera de la couleur, des rythmes nouveaux et variés, mais parfois fort difficiles, comme dans *la Manchega*, par exemple; on admirera la distinction, la finesse, et le charme de ses harmonies; on reconnaîtra toujours en lui le musicien original et le poète élégant. Tout au plus lui reprochera-t-on parfois d'abuser des dominantes et d'écrire par trop dans le haut du piano. Il ne faudrait pas non plus que le goût de faire court l'empêchât de composer des fantaisies avec introduction et finale. Un artiste de la valeur de Gottschalk se doit à lui-même de prouver qu'il peut exceller dans tous les genres, dans le style classique aussi bien que dans la poésie élégiaque ou fugitive. Aussi, des quarante morceaux qu'il a déjà publiés, ceux qui ne relèvent que du seul musicien et non plus du créole, me paraissent mériter la plus sérieuse attention : que de suavité dans *Sospiro* et dans *Ricordati!* Quelle langueur voluptueuse dans *la Danse ossianique!* quels accents pénétrants dans *la Marche de nuit* et *la Dernière espérance!* Ces deux dernières compositions me paraissent exquises, ce qui ne m'empêche pas de reconnaître que leur auteur s'est efforcé, depuis lors, de faire différemment pour arriver à faire mieux. Dans *Bergère et cavalier*, un fameux exercice de rythme, il a peint avec bonheur une course à cheval, et, après une fanfare de rappel, a trouvé une rentrée délicieuse pour ramener sous nos yeux le cavalier épris d'une bergère. J'aurais désiré que Gottschalk continuât à chercher des cadres pittoresques ou des motifs favorables au sentiment et à la passion, et non des sujets qui conduisent forcément à des rythmes de danses. *Polonia* est sans doute une très-jolie mazurka, de même que *Printemps d'amour* mais quand on trouve des traits de cette élégance, des harmonies aussi heureuses, quand on a reçu du ciel des dons rares et précieux, on doit viser plus haut qu'à doter les salons de mazurkas charmantes.

L'heure nous semble venue pour l'aimable pianiste-compositeur de poser banjo, guitare, et castagnettes: le creole a fait ses preuves, il n'a point, il ne saurait avoir de rivaux dans le genre qu'il a créé; nous attendons, maintenant, du musicien accompli et de race germanique, du poète original et tendre, des chants de plus longue haleine, des œuvres d'une architecture plus compliquée : des sonates, des concertos ou des symphonies dignes de prendre leur place à côté des chefs-d'œuvre classiques et justement révévés. Que L. M. Gottschalk revienne au plus vite parmi nous, et quand il aura vu avec quel empressement on se porte aujourd'hui aux *Concerts populaires*, au Conservatoire et aux belles séances d'Alard et de ses nombreux émules, il comprendra qu'il ne doit plus écouler seulement la muse de la folle jeunesse, et que le moment est venu de contracter alliance avec la muse de la raison, et de conquérir une nouvelle illustration par des travaux larges, élevés, imposants. Nous venons de crier une dernière fois : «Honneur au peintre de genre ! » Nous voulons dire bientôt : « Place au grand maître! »

GAMMA.